

CHAPITRE V

GUERRE DACIQUE

Dans tout ceci, Trajan n'a été que l'homme du bon sens et de la tradition; il a suivi la politique d'Auguste, il a compris avec tout homme doué de sens commun les seules bases possibles du gouvernement romain. Rien d'extraordinaire chez lui, rien de nouveau, rien de grandiose.

Il y avait cependant une certaine grandeur et un certain orgueil dans son esprit. La grandeur et l'orgueil de Trajan, ce fut la guerre.

La guerre avait été l'école de sa jeunesse; elle était un besoin de son ambition. Faire la guerre, maintenant que les plaies de l'empire semblaient fermées, c'était pour Rome constater sa force revenue et avoir conscience de sa guérison. Faire la guerre, c'était relever la nation romaine abaissée par un siècle de tyrans poltrons. Rome n'était imposante que par la guerre; si elle renonçait à la guerre, le monde finirait par se railler d'elle; ses sujets perdraient le

respect; les barbares se familiariseraient avec ces camps inertes et ces frontières désarmées. Une frontière limitrophe avec des barbares (nous l'avons appris en Afrique) ne peut souvent être gardée que par l'attaque; pour la défendre il faut la reculer: condition fâcheuse de l'empire romain, qui, déjà trop grand, était forcé de s'agrandir pour se conserver.

Faire la guerre, c'était en outre réagir une fois de plus contre la politique des tyrans qui ne guerroyaient, ni par eux-mêmes, à cause de leur mollesse, ni par leurs généraux, à cause de leurs méfiances. Trajan tenait à montrer qu'il était un autre homme que ses prédécesseurs, et que sa maturité était autrement robuste que leur jeunesse. La chasse, le cheval, le maniement de la lance, ces voluptés viriles, profondément inconnues à ses devanciers énervés, étaient pour lui les récréations de la paix. Nous avons encore les bas-reliefs où il aimait à se faire représenter perçant de l'épieu un sanglier. Enfin, faire la guerre, c'était surtout réagir contre Domitien. Domitien avait laissé les armes romaines humiliées; Rome payait tribut aux barbares. Il fallait se relever et s'affranchir.

La guerre était donc pour Trajan et une nécessité et une satisfaction. Aussi, après ce premier et nécessaire labeur de la restauration de l'empire qui remplit surtout son troisième consulat (100)¹, Trajan, une fois libre, mettant ici de côté la tradition d'Auguste qui interdisait les guerres de conquête, Trajan commença sa carrière de conquérant, âgé de près de cinquante ans (101).

Quels étaient les ennemis de l'empire? Je l'ai souvent

¹ La plupart des mesures que nous avons indiquées dans les chapitres précédents nous sont connues par le *Panegyrique* de Pline, qui est de cette année même.

dit. Borné au midi par les déserts de l'Afrique, à l'ouest par l'Océan alors infranchissable, l'empire romain ne pouvait guère ni s'agrandir ni être attaqué que sur le Rhin qui le séparait des Germains, sur le Danube où il avait les Daces en face de lui, sur l'Euphrate qui était sa frontière vis-à-vis des Parthes. C'était contre ces trois ennemis que Rome avait guerroyé et devait guerroyer encore. C'était ces trois fleuves qu'Auguste lui avait donnés pour limites et qu'elle pouvait être tentée de franchir.

Sur le Rhin, elle était paisible. Elle n'avait pas même de prétexte pour devenir conquérante. Par les conquêtes de Drusus, (an 15-9 avant J. C.), la frontière romaine avait été fixée; et, depuis la révolte de Civilis (an 70), elle n'avait pas eu d'attaque sérieuse à soutenir. Trajan lui-même, général sous Domitien, puis associé à la pourpre sous Nerva, et même pendant les premiers mois de son empire, avait été à Cologne le gardien de cette frontière.

Il avait eu là à veiller, plus qu'à combattre. Pline nous parle dans son *Panegyrique* de la discipline des camps relevée, du soldat tenu en haleine, des exercices militaires pratiqués par le général lui-même, du respect imposé aux barbares. Il ne parle point de guerre. L'esprit de discorde des peuples germains épargnait la guerre aux Romains. Trajan put voir de ses yeux l'extermination du peuple des Bructères, que Tacite raconte avec une joie cruelle: « Cette nation (qui habitait entre l'Ems et la Lippe) a été chassée et même détruite par les deux peuples voisins, les Chamaves et les Angrivares, qui occupent maintenant ses demeures. Était-ce la haine que provoquait son orgueil? Était-ce le simple désir du butin? ou plutôt une faveur des

dieux envers nous? car les dieux ne nous ont même pas refusé le spectacle de ce combat. Plus de soixante-dix mille hommes ont péri, non sous l'effort de nos armes, mais, ce qui est bien plus magnifique, pour la seule satisfaction de nos regards. Puisse demeurer toujours au cœur de ces peuples, à défaut de l'amour pour Rome, leur haine les uns pour les autres! Contre les destinées qui poussent l'empire vers son déclin, la fortune ne peut nous donner une garantie plus sûre que les discordes de nos ennemis!¹ »

Néanmoins Trajan, comme Tacite, à travers le repos du présent, pressentait les dangers de l'avenir. Il ne s'en fiait pas à la seule fortune pour perdre les ennemis de l'empire en les divisant. Son séjour dans la Germanie romaine laissa des traces de sa prévoyance. Toute la ligne du Rhin fut renforcée. La *Colonie de Trajan*, s'élevant sur les débris de la célèbre forteresse de *Castra-Vetera*², porta plus au nord, la vie romaine dont la *Colonie d'Agrippine* était jusque-là le dernier jalon sur le Rhin. Le nom de Trajan et des vestiges de ses travaux se retrouvent de place en place³ en remontant les deux rives du fleuve germanique. Bade (appelée depuis *Aurelia Aquensis*) réclame Trajan pour son fondateur. Höchst est désigné comme étant par excellence le fort de Trajan (*munimentum Trajani*).

¹ *Germanie*. 53.

² *Colonia Trajana*, Xanten, au confluent du Rhin et de la Lippe. L'ancien château (*alte Burg*) de Xanten est le reste d'un vaste édifice romain. A un quart de lieue de là, Kellen (*Colonia*). Voy., sur *Castra vetera*, *Rome et la Judée*, ch. XII, p. 502.

³ A Transdorf (*Traiansdorf*, village de Trajan) près de Bonn; à Cassel, vis-à-vis de Mayence; à Höchst, auprès de Francfort; à Darmstadt; à Aschaffenburg. Ladenburg (*Lupodunum*) aurait été fondé par Trajan. — *Urbes trans Rhenum in Germania reparavit*. Eutrope, VIII, 2.

Dans tous ces parages les numéros de ses légions se retrouvent écrits sur la pierre¹.

Et surtout Trajan paraît avoir complété, au moins pour la partie riveraine du Mein, le grand rempart, qui rejoignant le Rhin au Danube, faisait empiéter Rome sur la Germanie. Partant de Cologne ou peut-être de plus loin encore, il suivait la rive droite du Rhin jusqu'à Mayence, puis celle du Mein qu'il quittait vers Mittenberg, pour aller chercher par Ehringen la rive gauche de l'Altmühl, et il aboutissait au Danube près d'Ingoldstadt. Gesonia en face de Bonn, Wiesbade (*Aquæ Mattiacæ*), Cassel en face de Mayence, Höchst, Valentia près de Ratisbonne, quinze autres points cités par les géographes étaient les châteaux forts qui appuyaient cette ligne longue de 125 lieues. Elle abritait une vaste contrée (*Decumates agri*, Bade, Wurtemberg, partie de la Bavière au nord du Danube), d'où Drusus (an 10 av. J. C.) avait jadis chassé les Suèves; des colons Gaulois, établis là sur le sol germanique, le cultivaient en paix, sous la protection des aigles, et en payaient la dime au fisc impérial.

Les vestiges de cette ligne romaine sont visibles encore aujourd'hui. C'était, avec un fossé en avant, un rempart de six pieds de haut et d'une épaisseur égale, formé de terre et de gazon, que maintenaient de fortes palissades et qui reposait sur un lit de pierres fortement cimentées. Des tours le fortifiaient de demi-lieue en demi-lieue. Étonnés de ce puissant vestige de la domination romaine, les peuples

¹ A Bade, la première et la deuxième, qui servaient sous Trajan sur le Rhin; à Strasbourg, la huitième; à Coblenz, la vingt-deuxième, surnommée *Trajana*; à Xanten, la trentième, *Ulpia victrix*, formée par Trajan et appelée de son nom de famille. Ces trois dernières aussi à Höchst.

l'appellent le Fossé des païens (*Heidengrab*), ou mieux encore le Mur du diable (*Teufelsmauer*). La trace de Rome est demeurée ainsi partout reconnaissable. Avec elle tout était stable; on prenait garnison, non pour un an, mais pour un siècle, et il n'est si mince corps de garde de l'empire romain qui aujourd'hui ne nous montre inscrit sur la pierre le numéro de son régiment.

Sur le Rhin on avait donc la paix. Mais sur le Danube, qui devenait la frontière romaine à l'endroit où ce rempart venait aboutir, plusieurs peuplades germaniques, mais surtout les Daces situés au-dessous d'elles, étaient les grands ennemis de Rome. J'ai dit tout à l'heure¹ quelle était la puissance du peuple dacique sous l'homme de génie qui le commandait; j'ai dit les victoires prétendues et les réelles défaites de Domitien; le tribut qu'il s'était obligé à payer à Décébale; l'étendue de cette monarchie dacique qui comprenait la Transylvanie, le banat de Tèmeswar, la Valachie, la Moldavie la Bessarabie, et dont les peuples germains ou Sarmates du voisinage étaient devenus tributaires, vassaux ou alliés.

Trajan ne pouvait laisser l'empire sous le coup de cette humiliation et de ce péril. Quand pour la première fois Décébale lui demanda le tribut, il répondit simplement qu'il n'avait pas été vaincu par Décébale. Mais quand il fut libre des premiers labeurs de l'empire, il arma. En prononçant le panégyrique de Trajan, Pline² annonçait la guerre dacique; elle commença l'année suivante (101), pour durer cinq ans.

Ces guerres contre les Daces nous sont connues plus par

¹ V. ci-dessus, p. 97-105.

² *Pan.*, 16, 17.

leurs résultats que par leurs détails. Trajan a été singulièrement malheureux en historiens. Un maigre abrégé de l'ouvrage perdu de Dion Cassius est ce qui nous reste de meilleur. Les autres historiens sont des chroniqueurs qui ont écrit 200 ou 250 ans après Trajan, et qui lui consacrent, l'un une page et demie, l'autre trois petites pages, le troisième douze lignes en trois fois. La véritable histoire de la guerre dacique est l'histoire sculptée qui s'enroule en spirales autour de la colonne Trajane¹. Rapprochée des quelques lignes des historiens, elle est à peu près notre seul guide. Seulement, le ciseau, si éloquent qu'il soit, ne dit ni les dates, ni les noms propres, et il se tait discrètement sur les revers.

Nous comprenons pourtant que cette guerre a été pénible; les campements ont été nombreux; les ambassades, les propositions de paix ont été fréquentes. Nous voyons Trajan marcher pas à pas à travers ce pays inconnu, sauvage, ennemi. Il passe le Danube sur deux points différents; il marque chacune de ses étapes par une enceinte de sable, de chaux et de pierre, que le soldat romain savait les construire; par des ponts sur les fleuves, des magasins et des châteaux², il assure ses approvisionnements et sa retraite. Les tributaires germaniques, par terre ou par le Danube, lui apportent les armes, le blé, le fourrage. L'ennemi cependant se tient en arrière. Décébale, retiré dans ses montagnes, veut épuiser la patience romaine. Tantôt des propositions de paix viennent distraire son ennemi³; tantôt des machinations sont nouées pour

¹ Ciaconi, *Columna Trajani*, 47, 54.

² *Ibid.*, 15, 20, 95, 109, 115, 118.

³ Dion. LXVIII, 9, et la *Colonne*, 141, 145.

dégoûter de la guerre les Germains alliés de Rome¹. Mais, lorsque Trajan d'un côté, de l'autre son lieutenant Lusius Quietus², approchent de cette muraille de montagnes qui enferme la Transylvanie, lorsqu'ils menacent le cœur de l'empire dacique; l'ennemi se montre alors, les combats se multiplient³; le sabre et la faux dacique⁴ se heurtent contre l'épée romaine; la cavalerie sarmate de Décébale, bardée d'écaillés de fer, lutte contre la cavalerie batave de Trajan. Il faut bien des rencontres, bien des marches, bien des villes prises, bien des tentatives de conciliation inutiles, avant que le passage des Portes de fer⁵ soit enfin forcé, que la Dacie intérieure s'ouvre aux légions, et que Sarmizégéthuse, la capitale de Décébale, soit menacée par les armes romaines. (105, troisième année de la guerre.)

Alors Décébale comprend qu'il est vaincu. L'ambassade qu'il envoie n'est plus, comme les précédentes, composée de chefs d'une noblesse inférieure, reconnaissables seulement à leurs longs cheveux. Elle porte le chapeau, signe de la

¹ Ainsi ce champignon ou cette garde d'épée (?) (*μύκης*) jeté aux avant-postes et sur lequel était inscrite en lettres latines une demande adressée à Trajan par ses alliés germaniques pour l'engager à cesser la guerre. Dion, LXVIII, 8.

² La disjonction de Trajan d'avec Lusius Quietus est indiquée par la Colonne. Les bas-reliefs 145 à 157 sont relatifs à la marche de celui-ci. Voy. Dion, 8.

³ *Col. Traj.*, 152, 185; Dion, LVIII, 9; Inscript. de l'an 101: *Victo Decébalo*. Gruter, 246.

Sur la faux des Daces, voy. Fronton, *Principia historiae*.

En magyar *Vas-Kapas*, passage de montagnes entre le Banat et la Transylvanie, le long du ruisseau appelé Marga. Sur le combat qui ouvrit à Trajan les Portes de fer, voyez les bas-reliefs 160-162. Passage des Portes, 184. On attribue à ce fait d'armes le quatrième titre d'*imperator*, que les monnaies de l'an 105 donnent à Trajan. Il avait eu le troisième en l'an 102.

noblesse la plus illustre. Les envoyés se présentent, les uns liés comme des captifs, les autres jetant leurs armes et se prosternant¹. Décébale n'ose ni paraître devant Trajan, ni même s'aboucher avec les députés romains : la déloyauté antique lui apprenait à redouter de pareilles entrevues. Mais, devant la rigueur de Trajan, il faut bien que l'orgueil du barbare tombe. Il se présente au camp impérial, où Trajan le reçoit sur sa chaise curule, environné de ses préfets, de ses tribuns et de ses gardes. Décébale plie le genou, baise la main de son vainqueur². Ce jour-là, sont effacés les affronts subis par Domitien; le dragon Dacique s'incline devant l'image des Césars; les étendards perdus sont repris, les machines de guerre rendues, les ouvriers livrés jadis repassent le Danube; les transfuges reviennent garrottés pour être conduits au supplice; les forteresses élevées par les Daces sont détruites; les terres conquises par eux sur les alliés de Rome, sont restituées à Rome, sinon à ses alliés. Décébale promet de respecter le sol de l'empire, de ne plus accueillir de déserteurs romains, et (selon la formule consacrée par laquelle Rome confisquait l'indépendance des peuples vaincus), de n'avoir d'ennemis ni d'amis que ceux du peuple romain.

Trajan repart donc pour Rome; mais, par une précaution qui ne devait pas être inutile, une légion reste sur le territoire vaincu, et garde entre autres le passage des Portes de fer³. Accompagné des aigles de trois légions, Trajan s'embarque sur le Danube et remonte le fleuve de nuit et de jour. A Rome cependant les autels fument en son

¹ *Col. Traj.*, 220; Dion, 10.

² *Col. Traj.*, 221; Dion, 8

³ *Col. Traj.*, 227.

honneur¹. Le sénat couronné de lauriers vient au-devant de lui. Pour la première fois depuis trente-trois ans, Rome voit un triomphe sérieux (car les simples généraux n'étaient plus admis à cet honneur et les empereurs jusque-là avaient triomphé sans avoir combattu). Les députés de Décébale se présentent aux pieds du sénat, jetant leurs armes à terre, s'agenouillant et joignant les mains; ils obtiennent du souverain officiel la confirmation du traité que le souverain réel leur a accordé².

Cette paix n'était pourtant qu'une trêve. Trajan avait voulu s'assurer quelques mois de repos pour veiller aux affaires de l'Italie. On ne tarda pas à apprendre ou à dire que Décébale s'agitait, rétablissait ses forteresses, accueillait les déserteurs romains, s'alliait avec les tribus sarmates, dépouillait les Iazyges, amis de Rome. Le sénat le déclara une seconde fois ennemi de la république (104), et Trajan marcha une seconde fois contre lui (105)³.

Cette seconde guerre ne devait pas être longue. La Dacie était demeurée ouverte; le passage des Portes de fer était resté aux mains des Romains. Aussi pendant qu'une division de l'armée suivait cette voie et attaquait l'ennemi par l'occident, Trajan, longeant le Danube, le franchissant près de Nicopolis, remontant la vallée de l'Aluta (*Olta*), pénétrait par le passage appelé aujourd'hui de la Tour Rouge (*Rothen-thurm*), et attaquait l'ennemi par le midi⁴. En passant, il laissait l'ordre d'élever sur le Danube un pont de pierre à la

¹ Sur ce retour, voy. *Col. Traj.*, 228, 240. Titre de *Dacicus* donné à Trajan. La Dacie à genoux et Rome lui tendant la main. (Monnaie de l'an 105.)

² *Col. Traj.*, 241.

³ Dion, 10.

⁴ Dion, *ibid.*, *Col. Traj.*, 275-285.

place du pont de bois qu'il avait jeté à la hâte¹; et bientôt il se trouvait, dans l'intérêt de son approvisionnement et de sa retraite, avoir laissé derrière lui un gigantesque monument.

En outre, Décébale n'avait plus les mêmes auxiliaires. Non-seulement les lazyges, ses constants ennemis, mais les Roxolans, jadis ses alliés, fournissaient à l'armée romaine de légers cavaliers, d'habiles archers, d'agiles montagnards. Un grand nombre de Daces marchaient avec les légions, portant la courte épée romaine au lieu du sabre recourbé de leurs ancêtres. En un mot, le plateau de la Transylvanie, abordé, comme nous l'avons dit, par l'occident et par le midi, comptait parmi ses envahisseurs autant de barbares que de Romains².

Le roi barbare ne put plus retarder sa défaite que par d'indignes moyens. Il voulut faire assassiner Trajan, et des meurtriers furent saisis dans le camp romain. Il s'empara par trahison d'un chef romain dont il voulut se faire un instrument de salut; il mit la vie de Longinus au prix d'une capitulation favorable. Mais ces guerres avaient réveillé quelque chose du farouche héroïsme de l'ancienne Rome; pour éviter à Trajan l'embarras d'une situation pareille, Longinus s'empoisonna, et Décébale n'eut plus d'autre

¹ Sur la situation exacte de ce pont, voy. Francke, *Gesch. Traj.*, p. 127. Bien qu'il existe des restes d'un pont antique au-dessous d'Orsowa, près des villages de Severin et de Fetislav, ce savant place le pont de Trajan à cinq lieues au-dessus de l'embouchure de l'Olta dans le Danube, en un lieu où se trouvent des ruines de forteresses qui auraient servi de têtes de pont et des traces d'une route romaine appelée encore *Route de Trajan*.

Sur la forme et la situation de ce pont, voyez, parmi les anciens, Dion, 15; Plin., *Ep.*, VIII, 4; Victor, in *Cæsarib.*, 15; Procope, *de Édif. Justin.*, IV, 6, et la *Colonne Trajane*, 269.

² Dion, 11; *Col.*, 251 et *alibi passim*.

gage qu'un cadavre. Il crut pouvoir encore en tirer parti, selon les idées barbares qui attachaient une importance extrême à la sépulture; mais les Romains civilisés n'en étaient plus là, et Trajan n'eût pas donné pour Longinus mort le moindre soldat vivant¹.

Cependant l'armée romaine gagnait toujours vers le nord. Elle allait gravissant les montagnes, prenant les citadelles semées sur leurs cimes par Décébale, incendiant les villes. Nous voyons une cité que ses défenseurs ont embrasée avant de la quitter; ils ont tué ou abandonné les enfants et les femmes; ils ont emporté les blessés et les vieillards; ils ont gagné une caverne, et là, toujours poursuivis, ils ont résolu de s'empoisonner. Pressés autour d'un grand vase rempli de poison, ils y puisent avec des coupes, se disputant à qui boira le premier, puis tombent à terre et se tordent dans les convulsions de l'agonie².

Un peu plus loin, le trésor de Décébale tombe aux mains de l'ennemi. Pour le cacher il a détourné une rivière, creusé son lit, construit à la place une voûte solide sous laquelle il a déposé ses richesses, puis égorgé les captifs instruments de ce travail. Mais un confident d'un rang plus élevé en a révélé le secret³. Sarmizégéthuse est prise; d'autres villes le sont après elle. Décébale est acculé dans la région qu'habitent l'élan et le taureau sauvage. Il assemble alors ses compagnons et leur annonce sa résolution de se donner la mort. Quelques-uns veulent l'en détourner; d'autres lui donnent l'exemple du suicide et de-

¹ Dion, 11, 12. Fronton (*de Bello Parthico*) parle d'un consulaire pris pendant les guerres de Trajan en Dacie. C'est probablement Longinus.

² *Col. Traj.*, 292, 295.

³ *Col. Traj.*, 308; Dion, 14.